# Architecture contemporaine belge primée !

La Biennale de Saô Paulo est l'équivalent sud-américain de la Biennale de Venise. Y voir couronnée l'architecture contemporaine belge en 2003 méritait que l'on s'y attarde. L'architecte bruxellois Francis Metzger (associé au moment des travaux à l'architecte Luc Deleuze au sein de l'agence DMA) vient d'être gratifié du 2e prix Votorantim pour la rénovation du Théâtre de la Balsamine à Schaerbeek. Haut les cœurs !

© Marie-Françoise Plissart

Un lieu qui dit ce qu'il est

**Le Théâtre de la Balsamine, bâtiment d'intérêt public**

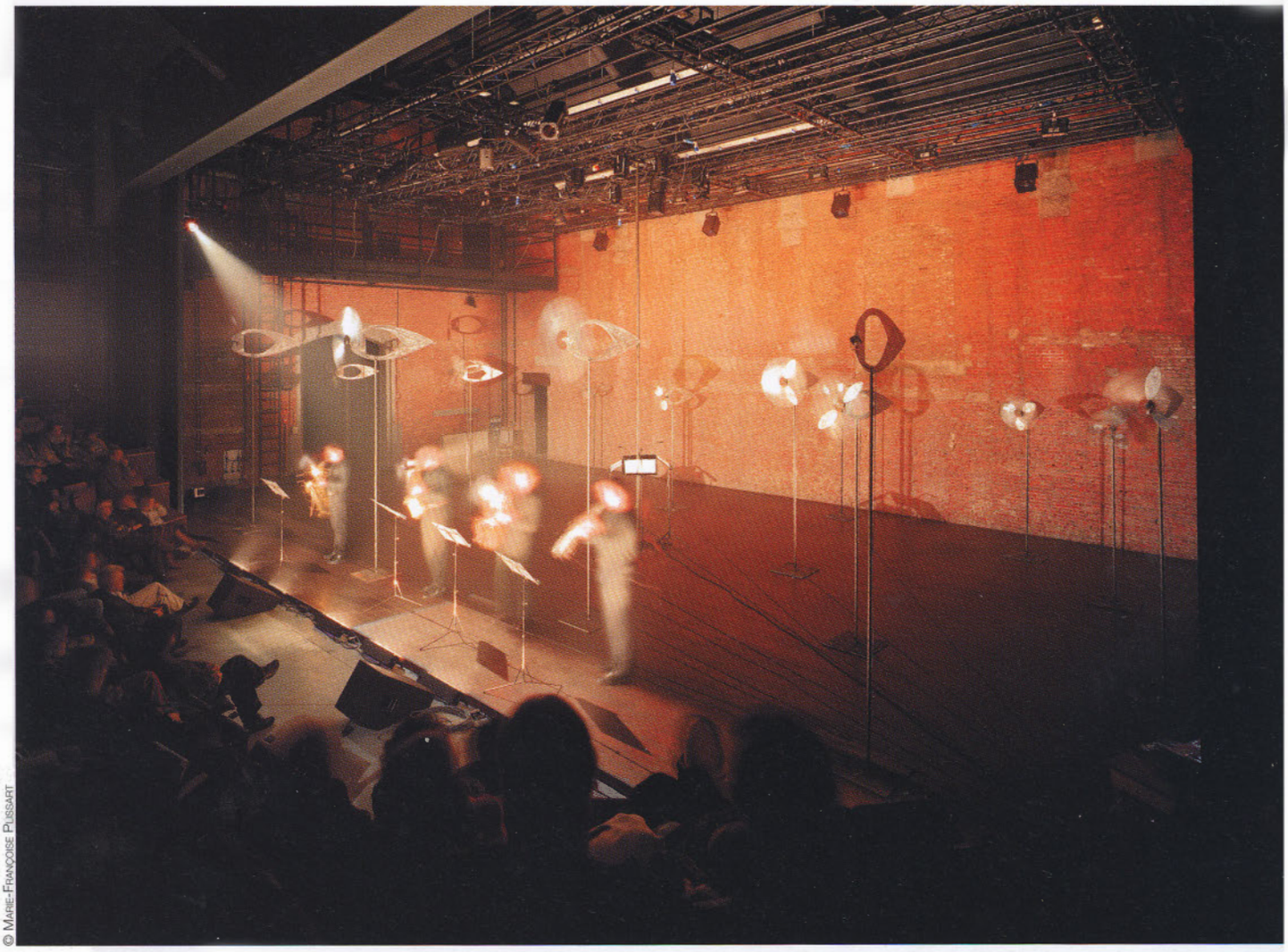
Bruxelles semble intégrer aujourd'hui ce que la France a compris depuis longtemps : l'importance de la culture dans la cité, la reconquête des territoires publics, la force des actes emblématiques. Par petites touches, les initiatives communales, largement subsidiées, retissent en Région bruxelloise un cadre de vie perçu de manière positive, invitant l'habitant à reprendre possession de la ville : ici, une salle omnisports, là, une place publique, ailleurs encore, un théâtre. Cela se passe lentement mais sûrement. Loin des milliers de mètres cubes de bureaux que l'immobilier vomit chaque jour.
Bien sûr, il reste du chemin à parcourir. Les procédures d'appel d'offre restent souvent pour le moins hasardeuses, et les audaces architecturales sont encore trop rares. Elles dépendent souvent plus de la conviction d'un seul décideur que d'un réel processus décisionnel réfléchi.

Mais parler d'architecture, c'est d'abord parler de contexte. Parler d'un bâtiment public, c'est parler de programmation. Et parler de théâtre, c'est parler de culture. Puis vient l'indéfinissable, le petit supplément d'âme, la valeur ajoutée, ce qui va différencier n'importe quelle salle des fêtes de quartier d'une œuvre d'architecture. En ce sens, la rénovation du Théâtre de la Balsamine est une réussite à bien des égards, qui allie la pertinence du projet fonctionnel à la poésie du geste d'artiste.
Le bureau d'architecture Ma² (Metzger & Associés Architecture), dont la réputation est liée à la discipline architecturale très spécifique de la restauration (bibliothèque Solvay, église de Laeken, gare Centrale de Bruxelles), fait montre ici d'une belle maîtrise dans un registre que l'on ne lui connaissait pas encore.

Le décrire ? Un lieu qui dit ce qu'il est. Qui tout à la fois affirme sa contemporanéité (la boîte de bois), et respecte le bâti existant (une salle de cours de stratégie militaire, croit-on savoir), y instruisant un dialogue empreint de respect mutuel et riche de significations (on pense à certains projets des architectes français Reichen & Robert). Un rapport au sol intéressant aussi, dans le détail ludique de l'entrée : une œuvre d'art mobile (plasticien : Daniel Deltour), qui découvre l'entrée du bâtiment en temps de spectacle. Et cette rampe élégante qui permet aux véhicules d'atteindre la salle légèrement en contrebas.

© Marie-Françoise Plissart

Dialogue riche de significations entre ancien et nouveau. Simplicité et évidence du propos.



© Marie-Françoise Plissart

'Le décor est sur scène

À l'intérieur, le foyer cristallise toutes les ambitions du projet : lieu de tous les échanges, il confronte face à face les deux époques du théâtre.

Mais la puissance du projet, il la tire de la personnalité qui se dégage de l'ensemble : une identité propre, affirmée, à la fois fière et généreuse. Une capacité à susciter l'enthousiasme, qui invite l'habitant à s'identifier, dans une ville qui en donne trop peu l'occasion. Après le passage à vide des années 70 et 80, qui a sinistré à Bruxelles la profession d'architecte dans l'inconscient collectif, il faut attendre 1994 pour voir signée une architecture emblématique qui ose là où les autres grandes villes européennes ont deux longueurs d'avance : je pense ici à la bibliothèque de l'Université Libre de Bruxelles. La Balsamine, à son échelle, est de cette trempe : elle affirme son indépendance d'esprit, sa théâtralité, ainsi que son ancrage franc dans un contexte riche et en devenir.

Ce qu'il y a de réjouissant dans l'opération 'Balsamine', c'est la simplicité, l'évidence du propos. Un équipement public modeste, à l'échelle d'un quartier, et qu'on devine cohérent avec les intentions qui l'ont fait naître. Qui se souvient de 'la Balsa d'avant', se souvient d'un lieu où le propos était réduit à l'essentiel : l'expression scénique. Le côté festif en plus. Les lieux transpirent cette vision du théâtre, loin des dorures et des 'mises en scène' de la scène. Le plaisir simple de venir s'asseoir sur un banc, pour voir et entendre des comédiens et se laisser emporter, sans autre forme de mondanité. En évitant d'imposer avec arrogance la culture à ceux qui n'y ont pas accès a priori. En ce sens, le projet est fidèle à l'esprit qui anime la Balsamine depuis le départ : lieu d'accueil, d'échange, de convivialité, de culture au sens premier.

La réussite urbanistique du projet tient à son gabarit. Quelles que soient les approches, les proportions sont maîtrisées. D'un côté, le triste mastodonte à front de la place Dailly : les vestiges de la caserne Prince Baudouin restent désespérément inexploités et 'plombent' tout un quartier. De l'autre, une opération immobilière dense, initiée par la Région sur le site de la caserne démolie, et qui fait la part belle aux immeubles de logement de cinq étages. Entre les deux, un bâtiment bas, élégant, délicatement déposé, qui se fait 'couture' à échelle humaine. À la salle existante a été greffé un monolithe de bois

© Marie-Françoise Plissart

Une économie de moyens remarquable

Le Théâtre de la Balsamine, c'est d'abord un théâtre nomade conduit à partir de1974 par Martine Wijckaert. C'est ensuite une occupation précaire, de 1981 à 1997, dans un lieu déserté : la caserne militaire Prince Baudouin. Une fois le devenir du site laborieusement scellé – on rase le tout à l'exception des corps de bâtiments à front de la place Dailly… et du théâtre –, la commune de Schaerbeek, qui finance la moitié du projet, organise une consultation d'architectes autour du programme élaboré main dans la main avec l'équipe de la Balsamine : augmenter la capacité de la salle de 130 à 170 places, rendre le théâtre techniquement plus performant, le doter d'une salle de répétition et privilégier les contacts entre artistes, techniciens et personnel administratif.
Quelque quatre années de procédures administratives et de travaux plus loin, la Balsamine retrouve son activité vitale dans un lieu rénové et agrandi, doté d'une infrastructure fonctionnelle, au cœur d'un quartier en devenir.

qui se fait articulation entre l'avenue et le nouveau lotissement. Ni trop présent, ni trop discret. Une architecture par la négative : ce qui est important, ce n'est pas le volume construit, mais bien le volume de vide qu'il génère, l'espace public. Une respiration bienvenue.

Sa grande force est aussi d'ordre plastique : il imprime avec élégance une typologie inédite dans le quartier, mais qui prend le caractère de l'évidence. Des masses épurées, des gestes simples, des matériaux francs, sans ostentation. Une économie de moyens remarquable – 'le décor est sur scène', commente l'architecte.

La faiblesse du projet pourrait tenir dans son soubassement, sa relation manquée avec le promeneur 'pour lui conserver une part de mystère'. C'est malheureusement une constante de l'architecture contemporaine à Bruxelles. A-t-on assez dit combien la ville ne peut être 'ville' que dans la mesure où des liens sont tissés entre toutes les fonctions qui l'animent, et où le rez-de-chaussée est un vecteur de ces liens sociaux ? Ici hélas, comme pour le lotissement voisin en cours de construction, le soubassement tourne le dos au passant, nie une relation sociale pourtant indispensable. Tout invite à l'agression, au tag... Et ça ne s'invente pas : devant mes yeux, un adolescent se soulage contre ledit 'équipement culturel', là où, ailleurs, le gamin aurait pissé contre un arbre ! Tout juste change-t-il de façade comme je le regardais, par pudeur sans doute.

La relation à l'espace public, on la découvre à l'intérieur de l'îlot, 'côté jardin'. Une ouverture généreuse sur un parc public. Enfin, un parc public : non pas un espace vert fermé par des grilles discrètes, mais une cage avec une maigre verdure à l'intérieur et des jeux pour les enfants. Une conception bien singulière du parc urbain imaginé par l'IBGE et qui n'augure pas – mais j'espère me tromper – de lendemains qui chantent.

L'acte d'architecture a ceci d'intéressant qu'il révèle un état des lieux de la société à travers l'analyse que l'on peut faire du processus qu'il l'a fait naître. En l'occurrence : un pouvoir public local, qui soutient un projet à haute valeur ajoutée culturelle et sociale, loin des considérations de rentabilité strictement financière. Un projet de 'ville à vivre', quoi !... Espoir.

David Roulin